

Livre premier

Les puissants

1

C'était le genre d'homme qui, lorsqu'il entrait dans une pièce, pouvait faire taire toutes les personnes présentes. Il semblait maussade, renfrogné, et violent de façon imprévisible.

Il était assis seul à une table sur l'étroite terrasse du restaurant Old World sur Sunset Boulevard, et il mangeait ses œufs brouillés avec un dégoût manifeste.

Il était grand de façon déconcertante, cela se voyait bien qu'il fût assis, avait des cheveux noirs plaqués en arrière et des lunettes de soleil aux verres miroirs. Il portait un jean de velours côtelé noir, une chemise sport grise, et trois lourds bracelets en or étaient passés à son poignet gauche. À en juger par son nez anguleux et ses pommettes saillantes, on aurait pu dire qu'il était arménien ou tchèque.

C'était un vendredi. La matinée était encore brumeuse, et seul le contour estompé des gratte-ciel et des tours jumelles de Century City surgissait du smog qui recouvrait Los Angeles. De l'autre côté du trottoir, à côté d'un immense panneau publicitaire de John Denver au large sourire, une enseigne lumineuse annonçait à l'homme qu'il était 9 h 27 et que la température atteignait les 30 degrés. La circulation était incessante sur la chaussée bombée, mais il se contentait de lever les yeux, de façon quasi imperceptible, lorsqu'une voiture passait trop près du trottoir.

Le garçon, un jeune homme au visage couvert de taches de rousseur, sortit sur la terrasse avec un nouveau pot de café.

– Désirez-vous encore du café, monsieur ?

L'homme tendit sa tasse sans dire un mot.

– Désirez-vous autre chose, monsieur ? Nous avons des gaufres, des muffins aux airelles, de la glace enrobée de chocolat chaud ?

L'homme secoua la tête.

Le garçon entreprit de rassembler les assiettes vides.

– Est-ce que vous avez vu le film de Woody Allen à la télévision hier soir ? demanda-t-il pour engager la conversation. Je voulais voir ce putain de film depuis cinq ans. J'étais plié en deux, je riais aux larmes !

L'homme de haute taille redressa la tête. Dans les verres miroirs de ses lunettes de soleil, deux jeunes garçons, tous deux craintifs, risquèrent un coup d'œil depuis deux mondes déformés.

– L'addition, chuchota l'homme.

Le garçon lui fit un petit sourire crispé, puis haussa les épaules.

– Entendu. J'essayais juste d'être aimable.

– C'est inutile, chuchota l'homme.

Le garçon hésita, prit le couteau et la fourchette de l'homme, puis il retourna à l'intérieur, après avoir jeté un regard déconcerté par-dessus son épaule. L'homme l'ignora, but une gorgée de café brûlant, et sortit ses cigarettes de sa poche de chemise. Il en alluma une précautionneusement avec une pochette d'allumettes portant l'inscription « Benihana's de Tokyo », puis il s'appuya sur le dossier de sa chaise et exhala un petit nuage de fumée. Le panneau lumineux de l'autre côté de la rue indiquait qu'il était 9 h 30.

L'homme ne semblait pas réfléchir à quoi que ce soit. Il regardait le monde derrière ses lunettes de soleil aux verres miroirs avec une expression qui aurait pu être de l'intérêt, ou de la douleur, ou de l'ennui, ou de la colère.

Lui-même ne savait pas ce que c'était.

Il attendit encore quatre minutes. Puis il se leva de sa table, entra dans le restaurant, et se dirigea vers la caisse. La salle était bondée, des garçons allaient et venaient avec des plateaux d'ananas, de salades vertes et d'œufs au bacon, tandis que la faune de Sunset Boulevard fumait, bavardait et riait. L'homme posa sur le comptoir un billet de dix dollars avec l'addition, tourna les talons, et partit.

Derrière la caisse enregistreuse, la fille aux longs cheveux blond roux tapa 6 dollars 25, puis elle chercha du regard la personne à qui rendre la monnaie.

- Hé, Myron ! lança-t-elle au garçon. La table 9 a laissé sa monnaie.

- Okay, il vient juste de partir ! répondit le garçon.

Il sortit rapidement vers la lumière du soleil pour rattraper l'homme. Il regarda à droite et vit que le trottoir était quasi désert, à l'exception d'une Mexicaine aux hanches aussi larges qu'une brouette. Aussi trottina-t-il et il tourna le coin vers Holloway Drive.

Il ne vit pas l'homme tout de suite. Il plissa les yeux pour regarder vers le parking en pente à l'arrière du restaurant, mais il n'y avait personne. Puis il scruta la rue. Une cinquantaine de mètres plus loin, sous l'ombre des arbres en surplomb, il aperçut l'homme de haute taille qui se tenait devant le coffre ouvert d'une Grand Prix gris métallisé.

- Hé ! Monsieur ! appela-t-il.

L'homme ne sembla pas l'entendre. Myron commença à courir sur le béton du trottoir, dans le couinement de ses mocassins usés, jusqu'à ce qu'il soit à cinq ou six mètres de celui-ci. À ce moment, il entrevit quelque chose dans le coffre ouvert de la voiture. Il s'arrêta brusquement.

L'homme de haute taille se tourna vers lui.

- Oui ? chuchota-t-il.

Ses yeux derrière les verres miroirs ne laissaient rien paraître. Le garçon lui tendit une poignée de billets froissés et des pièces poisseuses.

- Vous... euh, vous avez oublié votre monnaie. L'addition s'élevait à 6 dollars 25.

L'homme de haute taille ne bougea pas pendant un moment, ne répondit pas. Puis il referma le coffre violemment et se dirigea vers le garçon d'une démarche lente et souple.

- Merci, dit-il avec une douceur glaciale, et il prit l'argent dans la main du jeune homme.

Celui-ci essuya la sueur sur son front du dos de la main. Une chose était sûre, il n'aurait pas de pourboire, mais étant donné ce qu'il avait vu dans le coffre de la voiture, il s'en fichait complètement.

- Passez une bonne journée, monsieur, dit-il prudemment, et il rebroussa chemin en hâte vers le restaurant.

À l'angle de Hollloway et Sunset, il se retourna. L'homme était toujours à côté de sa voiture et l'observait. Le soleil faisait étinceler les verres miroirs de ses lunettes de soleil tel un message transmis par un héliographe.

- Tu l'as rattrapé ? demanda la fille aux longs cheveux roux lorsque Myron regagna le restaurant.

Le jeune homme la regarda et hocha la tête.

- Oui. Il a dit merci.

Elle leva les yeux vers lui.

- Qu'y a-t-il, Myron ? Tu es pâle comme un linge.

Il battit des paupières, comme s'il ne l'avait pas entendue.

- Quoi ? Oh, non, tout va bien. Mais je crois que je viens de l'échapper belle !

- Que veux-tu dire ? C'était un homosexuel ?

Le jeune homme secoua la tête.

- Ce type avait un véritable arsenal dans le coffre de sa voiture. Si tu avais vu ça ! Le coffre était bourré de flingues.

- Qu'est-ce que tu comptes faire ? Tu vas prévenir la police ?

Il s'épongea le visage avec une serviette en papier.

- Tu veux rire ? Ce type est probablement un maniaque homicide. Quelqu'un qui possède autant de flingues a

l'intention de s'en servir, et j'ai eu de la chance qu'il ne s'en serve pas sur moi !

- Alors tu vas le laisser filer ? Tu trouves que c'est une attitude responsable ?

Deux jeunes Noires aux yeux brillants en T-shirts moulants entrèrent, et le garçon récupéra son calepin pour se diriger vers leur table.

- C'est une attitude responsable envers ma tête, déclarait-il. Je tiens à ce qu'elle reste sur mes épaules !

La fille haussa les épaules et prit un bonbon à la menthe dans la petite corbeille à côté de la caisse enregistreuse.

2

Le soir précédent, la onzième victime de l'Étrangleur de L.A. avait été découverte dans des buissons à Griffith Park, et Mme Benduzzi n'avait pas très envie que Ricardo sorte pour sa promenade. Elle était assise sur les coussins de son canapé de velours rose, une publicité corpulente et flamboyante de ce que des gâteaux à la crème fraîche et des pizzas aux pepperoni ingurgités quotidiennement étaient capables de faire pour distendre un pantalon fuseau jusqu'au point de rupture. Sa perruque blond cendré était de guingois, et elle serrait Ricardo si fort contre son corsage orné de fleurs que les yeux du pauvre chien étaient protubérants.

- Madame Benduzzi, lui dit John, je suis certain que l'Étrangleur ne s'en prend pas aux caniches. J'ai le sentiment qu'il s'intéresse davantage aux humains.

- Vous pouvez peut-être dire cela, vous ! répliqua Mme Benduzzi. Mais Ricardo est presque humain, n'est-ce pas, mon chéri ? Il me parle, vous savez. Lorsque nous sommes seuls à la maison, il parle. Vous seriez étonné par tout ce qu'il me dit.

John se frotta la nuque avec une patience infinie. Il était foutrement sûr que l'heure des cocktails de Mme Benduzzi

avait commencé très tôt ce matin. Après tout, que pouvait faire d'autre une femme entre deux âges habitant à Beverly Hills, excepté déambuler dans sa somptueuse maison toute la journée, trop manger et boire trop de tequilas sunrise ? Elle était trop grosse pour prendre un amant, et trop solitaire pour suivre un régime. À part son mari, un directeur de casting chez CBS à la moustache tombante et aux yeux battus, avec à peu près autant de personnalité qu'un plat de tagliatelles froides, Ricardo était tout ce que Mme Benduzzi avait.

– Vous voulez que j'arrête les promenades, alors ? demanda John.

– Je ne sais pas trop, répondit Mme Benduzzi. Et il semble faire très chaud aujourd'hui, en plus. Est-ce qu'ils n'ont pas parlé d'une vague de chaleur ? Je ne suis pas encore sortie. Avec ce maniaque qui rôde dans le coin, je ne suis pas sûre que je vais le faire.

– Madame Benduzzi, je peux vous affirmer que Ricardo sera tout à fait en sécurité avec moi, déclara John. Je donnerai ma vie pour le protéger, si nécessaire.

– Oh, ne parlez pas de cette façon ! s'exclama Mme Benduzzi d'une voix mal assurée. Écoutez... et si vous astiquiez la voiture au lieu de sortir Ricardo. Vous le promènerez demain. Entre-temps, ils l'auront peut-être attrapé. C'est scandaleux de laisser un individu comme ça agir en toute impunité et terroriser des chiens sans défense.

– Madame Benduzzi, je ne pense pas qu'il...

Mais Mme Benduzzi n'écoutait pas. Elle était trop occupée à couvrir Ricardo de baisers. Cela écœurait toujours John, cette sentimentalité larmoyante à propos des animaux. Néanmoins, depuis qu'il promenait des chiens à Hollywood et à Beverly Hills, il en était venu à comprendre, malgré son dégoût, que les chiens et les chats étaient souvent les seuls amis fidèles que ces femmes connaissaient. Indépendamment de ce fait, s'il désirait augmenter ses revenus de façon appréciable, il était bien obligé de s'enten-

dre avec ses clientes, et il ne pouvait pas demander dix dollars de l'heure s'il dégueulait ouvertement chaque fois qu'une dame étreignait amoureusement son schnauzer.

– Très bien, madame Benduzzi, dit-il d'un air résigné, si c'est ce que vous voulez.

Mme Benduzzi lui adressa un sourire indulgent et tendit sa main grassouillette et rose.

– Vous êtes tellement compréhensif, monsieur Cullen. Si j'avais cinq ans de moins, et si mon cœur était libre...

Il lui serra la main assez fort pour appuyer ses bagues de diamants et de saphirs sur sa chair et pour lui faire mal, un tout petit peu.

– Madame Benduzzi, je ferais mieux d'aller astiquer la voiture.

Il dit cela d'une voix tellement rauque, de façon délibérée, que, durant un moment embarrassé, elle pensa qu'il avait fait une allusion outrageusement érotique. Cela n'avait rien de très surprenant. Il devait s'avouer à lui-même qu'il n'avait jamais été aussi en forme de toute sa vie. Il était grand, musclé, et ses petits boulots lui avaient donné l'occasion de parfaire un bronzage superbe. Il y avait quelque chose chez lui qui indiquait qu'il n'était pas un Californien de naissance – une sorte de défense intérieure, une tension constante, caractérisant les hommes et les femmes qui ont grandi dans les villes de l'Est – mais, pour des femmes comme Mme Benduzzi, qui étaient excitées par de jeunes hommes anxieux, c'était d'autant plus attirant. Il avait un visage mince, un long nez droit, et des yeux marron qui pouvaient être doux de façon enjôleuse pour les gens qui lui plaisaient, et inexpressifs de façon déconcertante pour les gens qui lui déplaisaient. Ses cheveux étaient coupés très court, et on aurait pu le prendre pour un poseur de lignes de téléphone un brin macho ou pour un éventuel boxeur poids moyen.

Il adressa à Mme Benduzzi son sourire le plus charmeur, le sourire qu'il réservait habituellement aux employées des

guichets de théâtre qui tentaient de lui dire qu'il n'y avait plus de places pour *A Chorus Line*, puis il traversa le séjour à la moquette moelleuse et aux rideaux de brocart pour se diriger vers la porte à deux battants. C'était le genre de porte qu'il avait toujours envie d'ouvrir à la volée en annonçant : « Madame est servie ! » Il se retourna et adressa à Mme Benduzzi un dernier sourire affecté, puis il referma la porte derrière lui. Il s'avança dans le couloir. Il avait envie d'en griller une comme cela ne lui était pas arrivé depuis plusieurs jours. Cela faisait une semaine maintenant qu'il avait arrêté de fumer.

Il ne savait pas très bien comment ou pourquoi sa vie avait pris ce tournant. Promener des chiens et astiquer des voitures n'étaient pas le genre de jobs auxquels on aurait pu s'attendre logiquement de la part d'un garçon qui, à l'âge de dix-huit ans, avait déclaré solennellement à ses parents qu'il serait le second Frank Lloyd Wright. Mais, durant ses premières années fastidieuses en tant que dessinateur industriel à Trenton, New Jersey, il en était venu à comprendre avec une frustration croissante que l'architecture n'avait pas grand-chose à voir avec la construction de villes idéales, ou même de demeures relativement confortables où des gens pouvaient vivre. Son patron l'avait félicité une seule fois, lorsqu'il avait trouvé un moyen pour poser une toiture de tuiles en utilisant une centaine de bardeaux en moins qu'il n'en fallait habituellement, et avec les budgets serrés alloués à ses premiers ouvrages, il n'avait pas été en mesure de s'autoriser la décoration luxueuse de l'entrepreneur Charles Sales, encore moins de Frank Lloyd Wright. À vingt-six ans, il avait laissé tomber l'architecture, et ses seules contributions au patrimoine américain avaient été deux supérettes et une rangée de garages à Ewing, New Jersey.

Il était venu à Los Angeles pour trouver son identité, ou peut-être pour la fuir, il ne savait pas très bien. Il voulait également découvrir pourquoi la beauté et l'humanité étaient des produits aussi coûteux, et, pour cette quête au

moins, il avait choisi le bon endroit. Il avait travaillé pendant cinq ans comme représentant de commerce pour Euclid Schwarz, les principaux constructeurs sur la côte Ouest d'immeubles en copropriété et de maisons de retraite. Les opinions de gauche de John agaçaient M. Schwarz, et un avancement lui était passé sous le nez tellement de fois qu'il avait fini par donner sa démission. Il avait eu une liaison passionnée et tumultueuse avec une jeune Anglaise qui était caissière au Mann's Chinese Theatre – disputes violentes, dos griffés et assiettes cassées – et cela l'avait laissé épuisé, émotionnellement et moralement, et disposé à accepter n'importe quoi, du moment que c'était calme.

À présent, âgé de trente-deux ans, loin d'être riche, mais en bien meilleure santé, et beaucoup plus en paix avec le monde, John Cullen consacrait son temps à écrire des articles pour le *Los Angeles Liberal Journal*, un journal modérément radical avec des idées fixes concernant un gouvernement ouvert et la dépénalisation de la pornographie, bien que pas dans cet ordre, habituellement. Il passait également une partie de son temps à dessiner des villages du futur pour des revues luxueuses consacrées à l'architecture, à retaper sa vieille maison en bois dans Topanga Canyon, où il vivait avec sa nouvelle compagne, Vicky, et à faire sécher des feuilles de polymnia sur sa véranda de derrière – une tentative pour trouver un substitut à la marijuana qu'il n'aimait pas, de façon inexplicable.

Aujourd'hui, cependant, il était là pour gagner de l'argent. C'était 10 dollars pour promener des chiens de race, 7,50 dollars pour des corniauds. C'était 10 dollars pour astiquer une voiture de luxe. Il se dirigea vers la cuisine pour prendre ses chiffons et l'encaustique.

La cuisine était une véritable cathédrale, tout en carreaux italiens bleus et blancs. John l'appelait, dans le privé, « le chou à la crème ». Dans la lumière du soleil qui filtrait par les hautes fenêtres aux vitres plombées, la domestique noire, Yolande, affublée de son bonnet et de

son tablier blancs, était occupée à nettoyer le plan de travail tout en chantant « La femme derrière chaque homme ».

– Comment vont les enfants ? demanda John en ouvrant le placard des produits d’entretien pour prendre la cire Turtle.

– Oh, ils vont très bien, répondit Yolande. Ils sont noirs et ils sont fiers.

– Toujours branchée sur la politique raciale ?

Elle le regarda.

– Comme nous tous, non, monsieur Cullen ? C’est ça, la politique... la race.

Il secoua le bidon de cire et ôta le capuchon.

– La race est seulement une partie de la politique. La race n’en est qu’une fraction ! Si les Noirs étaient un peu plus décontractés à pro–pos de la race, nous pourrions nous entendre foutrement plus vite.

Yolande haussa les épaules.

– Vous êtes blanc, monsieur Cullen. Quand on est blanc, on peut se permettre d’être décontracté.

Il s’appuya sur le plan de travail.

– Vous pouvez m’appeler John si vous voulez.

– Monsieur Cullen, c’est parfait.

Elle hésita, puis elle demanda :

– Vous emmenez la houppette faire sa promenade ?

Il secoua la tête.

– Mme Benduzzi est terrifiée par l’Étrangleur. Elle est persuadée qu’il pourrait tenter un chienticide, juste pour garder la main.

– Vous dites ça comme si le meurtre vous amusait.

Il ouvrit la porte de derrière.

– C’est plus amusant que de promener des chiens.

Elle sourit. Elle était irrésistiblement jolie lorsqu’elle souriait.

– Allez donc faire briller les pare-chocs de Mme Benduzzi ! le gronda-t-elle.

– On sort ensemble un soir ? répliqua-t-il. Ou que diriez-vous d’un petit viol vite fait ?